

WAYNE GRADY



# JAMAIS L'OUBLI

TRADUIT PAR CATHERINE EGO

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**À WASHINGTON,  
MARCHANT UN PEU  
POUR FAIRE  
PASSER SON REPAS,  
IL ADMIRA LA  
MAISON-BLANCHE ET  
LE CAPITOLE, DEUX  
ÉDIFICES CONSTRUITS  
PAR DES ESCLAVES.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRICR**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIRENCRICR.COM](mailto:INFO@MEMOIRENCRICR.COM)  
[MEMOIRENCRICR.COM](http://MEMOIRENCRICR.COM)

**JAMAIS L'OUBLI**



*Jamais l'oubli* suit les destins de Virgil Moody, le fils blanc d'un propriétaire de plantation géorgienne qui pense avoir désavoué l'esclavage, et de Tamsey Lewis, esclave affranchie qui tente de se rendre au Canada. Leurs chemins se croisent dans l'Indiana en 1850, alors que la *Loi sur les esclaves fugitifs* vient d'être adoptée. Le roman dresse le portrait des États-Unis du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, un pays tiraillé entre l'esclavage dans le Sud et la promesse de liberté dans le Nord, entre l'ère agricole et l'ère industrielle, entre la côte Atlantique et l'Ouest américain en pleine expansion. Moody et Tamsey découvrent que, sans sécurité ni confiance, la liberté n'offre qu'un maigre réconfort.

Romancier, essayiste et traducteur, **WAYNE GRADY** est l'auteur d'une douzaine de livres. Son roman *Le jour de l'émancipation* (paru chez Mémoire d'encrier en 2015 et aux éditions Points en France en 2016) a remporté le prix du premier roman Amazon.ca en 2013 et a été sélectionné pour le prestigieux prix Giller. *Jamais l'oubli* est son deuxième roman.



WAYNE GRADY

# JAMAIS L'OUBLI

TRADUIT DE  
L'ANGLAIS (CANADA) PAR

CATHERINE EGO







## TABLE

Première partie	
Mai - août 1848 .....	13
Deuxième partie	
Septembre 1848 - novembre 1849 .....	71
Troisième partie	
Mars - mai 1850 .....	227
Quatrième partie	
Juin - octobre 1850 .....	343
Cinquième partie	
Octobre - novembre 1850 .....	463

*À Faye, Myra et Noelle,  
arrière-arrière-arrière-arrière-petites-filles  
de Tamsey.*

*Nul refuge ne put épargner  
au mercenaire et à l'esclave  
la terreur de la débâcle ni  
la désespérance du tombeau.*

Francis Scott Key  
*La bannière étoilée, 1814*



PREMIÈRE PARTIE

Mai - août 1848

*Au retour du soleil,  
Au premier cri de la caille,  
N'attends pas :  
Suis la Louche à boire pas à pas.*



1.

Virgil Moody précédait de quelques pas la patrouille pataugeant dans le Rio Grande, à l'est de Fort Paredes. Si les rives sud et nord appartenaient au Mexique, la rivière n'était à personne. Ils avaient entendu dire que le général de Ampudia était en train de déplacer les soldats mexicains de Monterrey vers le nord pour les faire traverser à Las Anacuitas, et le général Taylor voulait savoir combien ils étaient, et dans quel état. Ils avaient entendu dire aussi que le général de Ampudia avait à sa disposition de six cents à mille *permanentes* et bientôt, deux cents fantassins remontant actuellement vers eux – mais pas d'artillerie, ou alors, à peine deux ou trois canons de douze livres. À Fort Texas, les Américains n'étaient guère que quelques centaines : des miliciens, comme Moody, ou des volontaires sans formation et mal équipés pour la plupart. Clapotant derrière lui, la patrouille réunissait ce soir-là Stockton Smith, Charlie Warburn, Walt Murdale, Willard Pickart et Jed Baker ainsi que le lieutenant Endicot Millican, qui leur tenait lieu de capitaine et fermait la marche. Les hommes ne lui faisaient pas confiance. Ils lui obéissaient quand c'était sans conséquence, mais Moody savait bien qu'au



premier coup de feu ennemi en terrain découvert, même par nuit noire, chacun suivrait sa propre inclination, au diable, Millican ! Moody préférerait marcher en tête, c'était sûrement moins dangereux, et se fichait bien de ce qui se passait dans son dos.

Ils tombèrent sur une patrouille mexicaine aux premières lueurs de l'aube, à une centaine de mètres au nord du fleuve – en république du Texas, donc. En tout cas, c'est ce que prétendaient les Texans. Cependant, les Mexicains semblaient sûrs de leur bon droit : ils préparaient leur petit déjeuner sur des feux à ciel ouvert qui envoyaient de grands panaches de fumée aux quatre vents. Humant l'arôme de leurs maudits poissons frits, Moody et les autres se jetèrent à plat ventre et rampèrent à travers les broussailles jusqu'à une crête surplombant leur campement. Les chevaux des Mexicains étaient attachés près d'un petit arroyo, les boucles d'argent de leurs selles et de leurs brides étincelant entre les arbres : des régiments de San Luis de Potosí, peut-être San Miguel de Allende, la région des mines d'argent. La cavalerie, en tout cas ; mais quelle bande d'inconscients ! Sans que Millican dise un mot, la patrouille se scinda en deux. Le groupe de Moody longea la crête vers la droite. Ils tireraient chacun deux fois et compteraient sur l'effet de surprise pour recharger. Les Mexicains avaient entassé leurs armes, des fusils East India Pattern fiables et légers, entre les feux... Complètement irresponsables ! Sûrement pas de vrais soldats, pas possible, ils avaient l'air de chasseurs du dimanche. Assis sur une bûche, leur *capitán* griffonnait dans un carnet. Will Pickart l'abattit. Moody en

tua un près du feu sans lui laisser le temps de sauter sur ses pieds. Manquant son coup, Stockton poussa un juron. Moody entendait les autres tirer sur le deuxième groupe, vit trois tuniques bleues tomber. Le restant se jeta sur les fusils. Moody rechargea et tira dans le tas, sans succès. Les Texans dévalèrent alors la pente en hurlant, baïonnette au canon. Ils devaient faire attention aux pierres roulant sous leurs pieds. Néanmoins, quelques secondes durant, ils ne craignirent pas la mort. Deux Mexicains déguerpirent à travers le ruisseau. Pickart et Moody s'élancèrent à leurs trousses. Will courut derrière l'un d'eux ; Moody ayant forcé l'autre dans une branche de l'arroyo, le *soldado* se retourna soudain vers lui, le dos contre un arbre, les bras levés. Un gamin, pas plus de quinze ou seize ans, tête nue, un uniforme trop grand pour lui, des sandales aux pieds. Il y avait beaucoup d'*indio* en lui, la peau foncée, les sourcils arqués, des cheveux raides plus noirs que la nuit, des yeux insondables qui éveillèrent en Moody des réminiscences de forêts luxuriantes et de cascades limpides. Les mains du garçon tremblaient. Alors que Moody levait sa baïonnette, Millican déboula derrière lui.

— Crève-le ! hurla-t-il. Crève-le, imbécile !

C'était ce qu'il était en train de faire, merde ! Mais il n'y arrivait pas. Peut-être parce que Millican lui en donnait l'ordre – or qu'il méprisait Millican. Peut-être parce que le gamin avait l'âge de Lucas. Et puis, planter sa baïonnette dans un être humain, ce n'est pas pareil que de lui tirer dessus du haut d'une falaise. Il faut le regarder dans les yeux, piquer juste au-dessous du V inversé des *bandoleras*

croisées sur le torse, tourner légèrement le poignet pour traverser le cartilage. Et le regarder mourir.

— Crève-le, c't'ordure!

— Brown a dit de faire des prisonniers, répondit Moody.

Mais tous deux savaient qu'il cherchait juste à gagner du temps.

— On en a déjà deux au campement, rétorqua Millican. Ce petit merdeux ne sait rien du tout. Achève-le, Moody! C'est un ordre.

Moody observa Millican, vit la guerre, sa vie tout entière condensée en cet instant. Et s'il tuait Millican, à la place? Il ne fit pas un geste, mais il y songea sérieusement. Puis, Millican repartit en courant le long de l'arroyo et Moody revint au Mexicain. Il gémissait. Soudain, il fit un geste de la main droite et Moody, pris de court, lui planta sa baïonnette dans le sternum, si fort qu'il le cloua sur l'arbre. Les pieds du garçon décollèrent du sol, ses yeux s'écarquillèrent. Il toussa, une seule fois, comme s'il avait simplement le souffle coupé puis, achevant son geste, il porta ses doigts à son front en signe de croix. Moody sentit la cage thoracique retomber sur la baïonnette. Il fit pivoter son arme, la tira vers lui, et son fusil se dégagea en laissant la baïonnette plantée dans l'arbre. Le garçon le dévisageait, sa main gauche crispée sur la douille de fixation de la lame. Moody tourna les talons et partit.

« Rien n'est jamais pardonné », disait souvent son père. « Certaines choses peuvent s'oublier, pas beaucoup. Mais rien n'est jamais pardonné. »

## 2.

Après les combats, quand Virgil Moody regagna sa ferme du Rio Brazos, ses ambitions se résumaient à trois fois rien : rester un peu assis sur sa galerie avec Annie et Lucas, planter du maïs et du coton, ne plus repenser à ce qu'il avait vu et fait pendant la guerre. Les affrontements les plus sanglants s'étaient terminés en avril. L'armée avait alors renvoyé miliciens et volontaires à leurs fermes. Moody était revenu juste à temps pour les plantations. Fin mai, leurs boutons naissants le remplissaient d'espoir. Maintenant qu'on était en juillet, le soleil tapait trop fort pour faire quoi que ce soit, si ce n'est s'asseoir à l'ombre, regarder les feuilles se faner, espérer avoir suffisamment arrosé en juin. Les capsules s'ouvraient, sèches et acérées, on aurait dit de la laine de mouton accrochée aux griffes d'un buisson d'aubépine. Le maïs s'élançait vers le ciel en froufroutant sous le vent. Virgil Moody avait beaucoup de temps pour penser, trop peu de sérénité pour penser clairement. Le souvenir du jeune Mexicain et la voix de son père le hantaient, venaient le débusquer dès qu'il posait ses fesses pour se reposer.

Le père de Moody disait beaucoup de choses, stupides pour la plupart. Par exemple, que la possession d'esclaves était un droit garanti par la Constitution – un devoir patriotique, même.

Annie et Moody étaient installés sur la galerie, le visage à l'ombre, les genoux écorchés par le soleil.

— Mets la pâte à biscuits sur la pierre, lança-t-il. Tu vas voir qu'ils vont cuire.

Jeune, il s'était juré de ne jamais posséder d'esclaves, de ne jamais être comme son père. En quittant Savannah pour La Nouvelle-Orléans, pourtant, il avait emmené Annie avec lui, l'avait arrachée à la plantation paternelle. La première fois qu'il l'avait vue, c'était à Plantagenêt, quand il était allé enterrer son frère. Elle se rebiffait, se disputait avec Sikey dans la grande cuisine, qui occupait tout un bâtiment à l'écart de la maison. Petite, mais coriace, comme une botte de cuir. Sans hausser le ton, elle vibrait d'une telle intensité qu'elle attirait tous les regards, comme un faucon qui crie. Moody sut tout de suite qu'elle ne survivrait pas un mois à Plantagenêt, qu'elle mourrait sous les coups de Casgrain, le contremaître de son père, un homme foncièrement mauvais qui avait pris la peine de fixer des plombs de pêche aux extrémités de son fouet tressé. Ou alors, elle succomberait à la fièvre jaune qui ravageait les plantations de la Géorgie et avait déjà emporté un millier d'esclaves et trois cents Blancs à Savannah, dont le frère de Moody et deux de ses cousins. La cuisine suffocante bourdonnait d'activité. Sikey n'avait pas le temps de rester là à s'expliquer. Contrairement à Annie, c'était une femme robuste, bien bâtie et amplement pourvue en courbes généreuses. Avec sa crinière ébouriffée, Annie lui arrivait à peine à l'épaule et ressemblait, à côté d'elle, à un chat enragé au pied d'un arbre. Moody s'arrêta dans l'embrasure de la porte et s'amusa à la regarder harceler Sikey en la suivant pas à pas dans la cuisine, protestant, agitant les bras en tous sens. Il s'éclaircit la gorge et demanda un verre d'eau de concombre.

— T'as le bras cassé ou quoi ? lui cracha Annie.

— Pardon ?

— 'peux pas la prendre toi-même, ton eau de concombre ?

Moody regarda Sikey.

— C'est une des nouvelles Gullahs, expliqua-t-elle. Elle sera très bien... mais ça va prendre un peu de temps.

Annie avait l'air d'avoir marché sur un serpent. Moody acquiesça d'un hochement de tête, alla chercher son verre d'eau. Puis, il se dirigea vers la porte.

— Casgrain n'a pas le bras cassé, lui non plus, dit-il d'une voix douce, pas comme une menace : comme un conseil. Et tu vas t'en apercevoir très vite si tu continues comme ça.

Elle plissa les yeux. Il s'immobilisa pour en voir le fond, tel un joaillier qui scrute une pierre, et se laissa couler en eux. Elle allait lui répondre, mais Sikey lui fourra dans les mains un petit récipient de bois contenant des restes de table et lui dit d'aller nourrir les poules. Quand elle fut sortie, la cuisinière se tourna vers Moody en secouant la tête :

— Elle veut pas travailler dans la maison, Dieu nous bénisse et nous préserve ! Elle préfère les rizières pour être avec sa mère et les autres Gullahs.

— En tout cas... répondit Moody en regardant le balancement de la jupe d'Annie qui s'éloignait, elle avait raison : je n'ai pas le bras cassé, après tout.

Quand il repartit à La Nouvelle-Orléans, deux jours plus tard, il emporta Annie avec lui. Il n'en avait pas parlé à son père, l'avait simplement emportée avec lui comme un cheval ou un bureau. Non... Pour un cheval, il aurait

demandé à son père. Il avait bien envisagé d’emmener sa mère aussi, et peut-être l’aurait-il fait si Annie avait insisté, mais elle n’avait rien exigé. Elle comprenait sans doute aussi bien que lui dans quel pétrin ils étaient en train de s’enfoncer.

3.

— Ça va pas, ta tête? lui lança Annie depuis sa chaise berçante.

Sursautant, il constata une fois de plus qu’elle semblait lire dans ses pensées.

— Cuire des biscuits sur une pierre? T’as trop pris de soleil, oui.

— Ça va très bien, ma tête. Allez... Fais ce que je te dis.

Ce n’était pas un ordre: depuis le temps, il savait qu’elle n’y obéissait jamais. À La Nouvelle-Orléans, elle avait passé sa première journée à rôder dans la maison comme une chatte cherchant une cachette pour ses chatons. Et c’était effectivement ce qu’elle faisait... Mais il n’y avait pas beaucoup de cachettes chez lui. C’était une maison basse de Burgundy Street, une construction à l’ancienne, style créole, briques rouges, toit de tuiles ondulées, galerie. Tout le contraire des résidences de planteurs de la Géorgie... Moody l’avait achetée avec de l’argent gagné aux cartes. Dans le salon s’alignaient ses quelques livres de droit, un

bureau et deux chaises robustes, ainsi qu'un petit portrait de sa mère, morte quand il avait cinq ans, reproduction miniature d'une grande toile qui ornait un mur de la maison de son père. Dans sa salle à manger se dressait un vaisselier contenant un service de porcelaine ayant appartenu à sa mère – pas le plus beau, mais presque. Puis, c'était la cuisine, puis la chambre de Moody avec sa commode, son dessus de lit, une pile de livres. La cuisine donnait sur un appentis avec une porte s'ouvrant sur le jardin derrière la maison. Après avoir reniflé les lieux jusque dans leurs moindres recoins, Annie s'était repliée dans l'appentis, s'en extirpait seulement quand il l'appelait, ce qui était rare, ou quand il sortait, ce qui était beaucoup plus fréquent. Elle faisait les courses au Market Square le dimanche, quand les Noirs des plantations descendaient en ville vendre les choux et les fruits qu'ils faisaient pousser sur leurs petits lopins. Pour les repas, Moody s'arrangeait seul. Annie lavait sa vaisselle et emportait ses restes dans l'appentis pour les manger. Quand Moody rentrait, il constatait que ses draps avaient été changés, les mèches des lampes coupées ou ses bottes brossées, mais on aurait dit que des fées invisibles s'en étaient chargées. Ils vivaient dans cette maison comme des réfugiés provenant de pays ennemis. Moody comprit pourquoi le jour où il devint évident qu'Annie était enceinte. Depuis bien avant son arrivée à La Nouvelle-Orléans. Il ne l'avait pas deviné, et cela l'agaçait.

Peu à peu, elle devint moins farouche à son égard, moins acerbe. Pas tout à fait détendue, mais un peu plus à l'aise. Après Plantagenêt, son immense résidence des



maîtres et, hors de vue, les rangées doubles d'habitations réservées aux esclaves, il semblait à Moody que la maison de La Nouvelle-Orléans appartenait à Annie autant qu'à lui : elle était trop petite pour y pratiquer la ségrégation. Jamais Moody n'imposait à Annie quoi que ce fût. Il évoquait certaines choses en sa présence, lui demandait s'il serait temps de laver les rideaux ou si elle pensait préparer des côtelettes de porc aujourd'hui, mais il n'insistait pas, et elle le faisait changer d'avis à sa guise. Les rideaux pouvaient amplement attendre la fin de la saison des pluies ; chez le boucher, le poulet était bien meilleur que le porc. Il hochait la tête comme pour dire : *Très bien, comme tu veux*. Il regardait son ventre s'arrondir, passer du format pois mange-tout au gabarit courge d'été, et jamais il ne lui demanda qui était le père. Il croyait savoir ; n'avait pas envie d'obtenir confirmation. Un soir, revenant de sa partie de cartes, il entra dans l'appentis et grimpa dans son lit. La pièce ne possédait pas de fenêtre. À travers les murs trop minces, Moody entendit des pas sur les pavés, l'aboiement d'un chien, le martèlement d'un fiacre, sentit le parfum des lauriers-roses et des trompettes du diable dans le jardin. Il s'endormit. Le matin, quand il rouvrit les yeux, elle était à côté de lui, comme s'il avait coutume de passer la nuit avec elle. Encore tout habillé ou presque, il la regarda dormir. Quand elle se réveilla, il posa sa main sur sa courge d'été en lui demandant :

— Comment vas-tu l'appeler ?

— Lucas, répondit-elle. C'était bien, ce nom. Il n'avait jamais connu de Lucas.

— Et si c'est une fille ?

— C'est pas une fille. Ma mère, elle a vu trois araignées quand elle était enceinte de moi, et elle a eu une fille, et moi, j'ai pas vu d'araignée.

Après cela, il la fit emménager dans sa propre chambre. Il reconstruisit l'appentis pour l'enfant, perça une fenêtre dans le mur pour que le petit puisse voir les figuiers, les palmiers nains et les orangers en fleurs protégés de la rue par la haute palissade. À la nuit tombée, ils s'asseyaient sur la galerie pour écouter la rumeur de la ville. Annie mûrissait. Lucas mûrissait. Moody aussi.

#### 4.

— Pose la pâte sur la roche aux oiseaux, je te dis, lança-t-il en désignant du menton une grande pierre plate devant la maison.

L'hiver, ils y jetaient du maïs pour attirer les tétras et les dindons sauvages loin du poulailler.

— Pour quoi faire ? demanda Annie.

Mieux que personne, Moody savait que les esclaves ne parlent jamais à leur propriétaire sur ce ton. Une esclave aurait répondu : « Oui, maître », n'aurait formulé aucune opinion sur le sujet, serait descendue de la galerie et aurait placé la maudite pâte à biscuits sur la roche. Mais le Texas avait appartenu au Mexique, qui avait aboli l'esclavage en

1829. Et de toute façon, depuis des années qu'ils vivaient ensemble, jamais elle ne l'avait appelé « maître ». Elle ne l'avait jamais appelé rien du tout, d'ailleurs. Pour lui, c'était bon signe. « Maître », c'était son père. Casgrain, peut-être. Elle se leva et alla poser la pâte à biscuits sur la roche aux oiseaux, puis retourna une poêle en fonte dessus, comme pour montrer que c'était son idée, en fait. Moody s'en fichait. D'une manière ou d'une autre, ça marcherait. En fin de compte, les biscuits ne levèrent pas vraiment et cuisirent à moitié. Avec un peu de patience, ils auraient sans doute été à point, mais il commençait à se faire tard et Annie les rentra pour les finir au four. Moody resta sur la galerie, satisfait d'avoir eu gain de cause – mais quelle cause, au juste ?

## 5.

Moody avait passé tous ses étés d'enfance dans le domaine de Plantagenêt, sur l'île des Geechees, non loin des côtes de la Géorgie. Les deux cents esclaves de son père s'y échinaient nuit et jour. L'hiver, Moody retournait dans la résidence familiale de Savannah, plus imposante. Il n'y avait pas d'esclaves à Savannah, mais des serviteurs, des jardiniers, des cuisinières. Les esclaves, ils travaillaient dans les champs de riz ou de coton de la plantation. Mal vêtus, mal nourris, mal traités, ils appartenaient au monde du négoce. Les serviteurs de Savannah, eux, s'inscrivaient dans l'univers

familial, confortable et raffiné. Ils avaient une bonne formation et de bonnes manières. Certains recevaient même discrètement une certaine instruction. Avoir un majordome susceptible de lire et d'additionner des chiffres, voilà qui était respectable. Les serviteurs étaient presque considérés comme des membres de la famille. Néanmoins, Annie avait voulu être esclave dans la plantation de riz plutôt que servante à Savannah, aide-cuisinière auprès de Sikey. Quelle folie! avait alors pensé Moody. Sans doute ne savait-elle pas à quoi elle renonçait... En la sortant de là, se disait-il, il la protégerait non seulement de la cruauté de Casgrain, mais aussi de sa propre obstination crasse. Dès qu'il avait posé les yeux sur elle, il avait su qu'elle souffrirait mille misères à Plantagenêt. Si elle lui tenait tête à lui, elle en ferait autant avec Casgrain et serait alors fouettée jusqu'à l'abrutissement du corps et de l'esprit. Il avait été témoin de ce genre de scène. Pour son père, ses esclaves étaient du bétail, des « têtes ». « J'ai deux cents têtes », disait-il pour éviter le mot « nègre », qui heurtait les oreilles distinguées de son épouse. Il garda d'ailleurs cette habitude même après qu'elle fut morte, probablement parce que le mot lui plaisait.

Quelques années avant que Moody et Annie s'installent en Louisiane, les soldats fédéraux avaient violemment réprimé une révolte d'esclaves dans une plantation de canne à sucre de la paroisse St. John, à quelques kilomètres au nord de La Nouvelle-Orléans. Une centaine de Noirs avaient été massacrés, leurs têtes plantées au sommet de piques, et ces piques furent hérissées le long de la route menant du domaine Andry à La Nouvelle-Orléans.

Les rebelles refusaient de couper la canne à sucre, la culture du diable. À leur arrivée près du Rio Brazos, Moody avait envisagé d'en planter. La rébellion l'avait convaincu que la canne à sucre était trop dure pour le corps des hommes. Annie lui expliqua qu'elle n'était pas aussi difficile que le riz : quand l'égreneuse d'Eli Whitney avait inondé le marché de coton Upland, le père de Moody avait converti en riz une partie de ses terres de coton Sea Island, et les conditions de vie de ses esclaves s'étaient alors considérablement dégradées. Depuis longtemps déjà, ils surnommaient le domaine « Plante-à-genoux » et des velléités d'insurrection couvaient. Casgrain et le père de Moody les avaient écrasées avec une sauvagerie qui horrifiait Virgil. Enfant, il avait l'impression de grandir dans un abattoir, un cauchemar dans lequel tout le monde s'entretenait. Pourquoi Annie voulait-elle rester là ? Dès avant son arrivée, les Noirs les plus brutaux avaient été promus contremaîtres et munis d'un fouet et d'un gourdin qu'ils pouvaient abattre à leur guise sur les fauteurs de troubles – et Annie en était une, assurément.

Quand Lucas était venu au monde, Moody avait pensé que tout cela était peut-être lié. Qui était le père ? L'enfant avait la peau plus claire qu'Annie. S'il était de Casgrain, elle n'aurait certainement pas voulu qu'il reste là. Ou peut-être que si, après tout.

6.

Ils grignotèrent leurs biscuits en silence sur la galerie, comme des hosties, une sorte d'aveu de défaillance. Puis, ils allèrent tirer de l'eau à la rivière pour le coton. Même si le jour commençait à décliner, il faisait encore trop chaud pour arroser. L'eau qu'ils déversaient sur le sol roulait dans les crevasses entre les plants comme du vif-argent sur du parchemin. Il faudrait qu'ils se lèvent tôt pour irriguer leur champ quand la terre serait encore amollie par la rosée. Ils empilèrent les seaux dans le chariot, retournèrent sur la galerie et regardèrent les fourmis emporter des miettes de biscuits restées sur la table. Ils n'avaient pas envie de parler. Ils s'éventaient, buvaient un peu d'eau, écoutaient les criquets et s'émerveillaient du miroitement des feuilles de cotonnier qu'une brise légère agitait sous le soleil. Venant du Mexique, le coton Upland supportait bien la chaleur. Annie rentra dans la maison, en ressortit avec des haricots à écosser. Les haricots venaient du Mexique, eux aussi. Les Trois sœurs, disait-on : Maïs, Courge et Haricot. Et elles avaient un frère : Mort.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Moody en désignant le coton. Une tonne l'acre ? Millican a fait une tonne l'an dernier.

Annie secoua la tête et reprit son écosage. Moody reporta son regard sur le coton et se mit à calculer mentalement. Évoquer Millican, quelle erreur ! S'il avait pensé qu'elle écoutait, il aurait retiré ce qu'il venait de dire. En amont se dressait la ferme de Millican – aussi vaste qu'une

plantation, prétendait son vaniteux propriétaire. Arrivé avec la première vague des colons amenés au Texas par Stephen Austin, Millican comptait parmi les « Trois cents anciens ». Il considérait à ce titre appartenir à l'aristocratie terrienne de la colonie. Aujourd'hui, les terres de Jared Groce, plus au sud, là où Sam Houston avait traversé le Rio Brazos en 1836, étaient devenues une plantation à part entière. Groce possédait deux cents esclaves. Millican en avait vingt-sept – vingt-huit, maintenant, rectifia Moody en grimaçant. Groce avait des logements séparés pour les travailleurs agricoles, un autre pour le contremaître, ainsi qu'une glacière, une laiterie, un atelier de menuiserie. Millican avait sa propre maison, à part, avec cuisinière et femme de chambre. Jamais il ne serait descendu de sa galerie pour aider un esclave à tirer de l'eau ; cela aurait été aussi incongru que d'aider ses vaches à paître. Il disait d'ailleurs à Moody de ne pas le faire non plus. Ajoutait qu'il avait tort de traiter Annie et Lucas en êtres humains, qu'à cause de lui, les autres avaient plus de mal à mater leurs esclaves. Soulignait que, plus Moody lâchait la bride à ses esclaves, plus lui-même était obligé de serrer la vis dans sa propre plantation.

— Millican fait beaucoup de choses, dit Annie sans lever les yeux de ses haricots.

Il acquiesça d'un hochement de tête, admettant son erreur par la même occasion. Quand il était revenu, au bout d'un an de guerre ou presque, la ferme était au bord de la faillite. Annie et Lucas s'en étaient plus ou moins occupés en son absence. Ils avaient planté le maïs, mais Moody

trouvait que c'était trop leur demander de se charger du coton par-dessus le marché, de sorte qu'ils n'avaient rien eu à vendre à l'automne précédent. Cette année, il lui fallait du coton, au moins une tonne l'acre – et les prix qui baissaient à cause de la guerre et du président Polk... Ce n'était pas qu'une question d'argent. S'il avait voulu être riche, il serait resté à La Nouvelle-Orléans et aurait continué à jouer aux cartes. Mais pour faire tourner la ferme, il lui fallait quand même un peu d'argent. Et puis, c'était sa maison, ici – la sienne, celle d'Annie et celle de Lucas. Moody avait aussi besoin de lui pour faire tourner la ferme, mais Lucas était parti. Il préféra ne plus y penser.

De la galerie, il voyait le fleuve, si chargé de vase qu'on aurait dit un champ coulant le long des terres. Et même pas un champ humide. Avant la guerre, il envoyait Lucas en barque poser des bouteilles sur les souches flottantes, et il tirait dessus pour s'entraîner. Son vieux fusil pouvait faire certains dégâts, même s'il ne valait plus grand-chose à partir de cent mètres. La précision de Moody s'était grandement améliorée le jour où la milice lui avait mis une carabine entre les mains. Au bout de trois hivers sur le Rio Brazos, Lucas avait alors onze ans, Moody avait passé presque un mois complet à défricher les berges pour creuser une tranchée qui permettrait de faire descendre jusqu'à l'eau un cheval attelé à une carriole. Ce printemps-là, le fleuve avait tellement débordé que ses balles n'atteignaient plus les corneilles de l'autre côté. La crue avait emporté son quai et Moody ne l'avait jamais reconstruit, pensant que le fleuve déborderait encore, mais ce n'était plus arrivé depuis.



Le même été, la crue lui avait apporté un baril de brandy. Aucune idée d'où il sortait, peut-être d'un campement de l'armée mexicaine en amont. Le Texas faisait encore partie du Mexique, à l'époque. Moody avait bu un peu de brandy – un peu beaucoup, en fait – et aurait bien aimé tout garder pour lui. À La Nouvelle-Orléans, le brandy, les cartes et le tabac avaient été ses Trois sœurs à lui, mais elles s'accommodaient mal d'Annie et de Lucas. Il n'aimait pas s'enivrer au whiskey, qui lui faisait haïr le monde entier, y compris lui-même. Le brandy lui procurait une ivresse plus tendre, même Annie le constatait – ce qui ne l'empêchait pas d'éviter Moody quand il en buvait trop. Le jour où le baril de brandy était apparu, elle lui avait dit de l'emporter à Boonville pour le vendre au propriétaire de l'hôtel. C'était une bonne idée, Moody le savait bien, mais il en avait d'abord prélevé quelques bouteilles qu'il avait cachées dans la sellerie pour les urgences.

Après le brandy était arrivé le cadavre d'un officier mexicain vêtu de son uniforme de *compañía de fusileros*, avec ses deux *bandoleras* blanches croisées sur une tunique bleue. Des courants secondaires l'avaient coincé derrière la racine d'un arbre. Moody avait pataugé jusqu'à lui pour le tirer de là. Les aigles et les anguilles lui avaient mangé les yeux. Son sabre avait disparu, mais sa baïonnette était encore glissée dans son fourreau. Moody l'avait gardée. Il avait enterré l'officier sur le côté de la tranchée. Il n'était pas superstitieux, mais le cadavre effarouchait les chevaux et attirait les mouches, et puis, tout soldat mérite sépulture. À cette époque, avant la Grande Guerre, il les aimait encore,

les Mexicains. Pour lui, les combats n'avaient pas été un défouloir de haine, mais un concours de compétences, comme une partie de cartes. C'est plus tard qu'il avait tué le gamin mexicain, quand la compétition avait tourné en faveur de l'armée de Polk et que Moody s'était retrouvé volontaire involontaire. Annie avait gardé les bottes du Mexicain, taillées dans un cuir noir bien épais. Elle les avait découpées encore humides et en avait fait un nouveau siège pour la chaise berçante qui trônait encore dans un coin de la chambre, inutile, à côté de leur lit. Après Lucas, Annie n'avait pas eu d'autre enfant.

Le souvenir de l'officier mexicain qu'il avait enterré en 1836 le ramena au gamin qu'il avait tué en 1845 et il en conclut, une fois de plus, à la non-existence de Dieu. Un dieu digne de ce nom aurait su qu'il n'avait vraiment pas besoin de se faire rappeler cet épisode. Ou alors, Dieu existait bel et bien et c'était une ordure.

Annie se leva pour emporter le bol de haricots écosés dans la maison, laissant Moody surveiller le coton depuis la galerie. Le Sea Island n'était pas mal, mais celui-ci, l'Upland mexicain, il aimait le sable sec. Si on voulait en faire pousser, il fallait s'installer là où il aimait vivre, dans des terres sablonneuses et stériles ravagées de soleil. À La Nouvelle-Orléans, au moins, il y avait des écrevisses et de l'okra, l'odeur de la mer quand le vent virait au sud, et Annie pouvait parler avec les insulaires. Elle avait enseigné à Lucas quelques mots de gullah, lui racontait les histoires d'Adanko le lapin et de tante Nancy l'araignée. Sans lui demander son avis, Moody avait décidé qu'ils quitteraient

La Nouvelle-Orléans pour aller s'installer dans un désert où les punaises puantes dévorent l'okra, où sœur Coton les oblige à tirer l'eau du fleuve pour la maintenir en vie. Il n'avait pas pensé à la consulter, tout simplement. Maintenant, il se disait que cela n'aurait rien changé ; elle aurait dit oui. Elle aurait voulu arracher Lucas à La Nouvelle-Orléans, c'est sûr. Et de toute façon, elle aurait voulu partir avec lui.

Canicule ou pas, pensait-il, il faudrait bientôt récolter le coton. Comme ils n'étaient plus que deux depuis le départ de Lucas, il devrait le cueillir avec Annie en se démenant pour tenir son rythme. Cette femme obstinée travaillait jusqu'à l'effondrement, et plus elle se fatiguait, plus elle travaillait vite. Ils n'auraient pas grand-chose à récolter, de toute façon : trois acres. Déjà dix ans, et ils ne s'étaient toujours pas accoutumés au coton. Quand ils avaient fini de le cueillir, de l'égrener, de le mettre en balles, ils devaient se tartiner les mains de pommade du D<sup>r</sup> Ball et les envelopper dans de la mousseline, et même ainsi attifé, Moody peinait à tenir les rênes pour aller porter leur récolte à Boonville. Il se disait souvent qu'il aimerait mieux élever du bétail que de cultiver le coton, mais la région du Brazos Bottom lui plaisait. Une fois la tranchée creusée jusqu'au fleuve, avant la guerre, Lucas et lui entraient dans l'eau, remplissaient leurs seaux et les passaient à Annie pour qu'elle les verse dans des barils placés dans la carriole. Les courants s'enroulaient autour des jambes de Moody comme pour l'attirer vers le fond du canal. Il avait connu des femmes comme ça, à La Nouvelle-Orléans. Avant Annie. Des femmes qui voulaient le prendre dans leurs filets. Il résistait assez

facilement à la tentation, mais ne la trouvait pas désagréable pour autant.

— Viens t’asseoir avec moi ! lui cria-t-il.

Elle ressortit de la maison, apportant un peu de couture. Elle ne voulait pas être en sa compagnie. Elle s’assit néanmoins, respirant à peine. Il voyait sa robe se soulever légèrement, pourtant. Elle n’était pas morte à l’intérieur. Il la regarda longuement, espérant qu’elle lèverait les yeux vers lui. Elle n’en fit rien, mais quand il laissa son regard dériver vers la tombe du Mexicain telle une langue palpant une dent branlante, elle renifla. Il aurait dû repousser le cadavre dans le fleuve. Il n’aurait pas dû lui prendre sa baïonnette. Il devrait descendre de sa galerie, tout de suite, jeter la baïonnette dans le fleuve le plus loin possible. Au lieu de cela, il sentit s’élever en lui une panique molle et floue, le sentiment qu’il devrait changer certaines choses, mais ne le pourrait pas. C’était comme s’il y avait dans son cerveau des paquets étiquetés « sujets d’inquiétude » et quand il en ouvrait un – mettons, le départ de Lucas – son cerveau ouvrait automatiquement le suivant, Annie qui ne lui adressait pas la parole, puis le suivant, le gamin mexicain, jusqu’à ce que sa tête ne soit plus qu’un fatras d’inquiétudes. La chaleur, la récolte, le prix désastreux du coton, Millican. Puis, Lucas, retour à la case départ.

Lucas avait toujours été un garçon tranquille. Il aimait par-dessus tout rester seul un quelconque objet entre les mains. À La Nouvelle-Orléans, il en contemplait certains pendant des heures : une brosse à cheveux en écaille ayant appartenu au frère aîné de Moody ; deux dés fabriqués avec

des osselets de porc ; un faisan mécanique en laiton qui traversait la table à manger en criaillant et battant des ailes jusqu'à ce qu'il arrive au bord et s'abatte sur les genoux de l'enfant. Moody trouvait que c'était un garçon posé ; Annie disait qu'il était triste. Il est vrai qu'il ne riait pas en voyant le faisan se dandiner, puis tomber sur ses genoux. Il le tendait simplement à Moody pour qu'il le remonte et le remette sur la table. *Encore*, disait-il. *Encore*.

— Si tu as besoin de moi, je serai dans la grange, lança Moody.

Comme elle ne quittait pas sa couture des yeux, ainsi qu'il l'avait prévu, il se leva et se dirigea vers la sellerie pour regarder l'os.

Il l'avait posé sur une table à tréteaux en plein milieu de la pièce : un grand fémur d'un peu plus d'un mètre de long, quarante-cinq centimètres de circonférence en son milieu, soixante-sept et demie à ses extrémités. Annie aurait voulu qu'il s'en débarrasse. Il venait d'un animal que personne n'avait jamais vu, et cela lui faisait peur. À Moody aussi, d'ailleurs. Il l'avait trouvé en creusant la tranchée. Depuis, l'os reposait dans la sellerie, recouvert d'une couche de gomme-laque, miroitant comme une braise dans la pâle lumière qui tombait de la fenêtre empoussiérée. Sèche, la terre rouge et friable était facile à creuser. Quand sa lame avait frappé l'os, il avait d'abord cru à une pierre, mais les sols argileux du Texas ne dissimulaient pas de pierres aussi grandes. La chose avait émergé du trou, il en avait distingué la forme, l'avait longuement observée, jetant des coups d'œil autour de lui

comme s'il craignait que l'animal auquel elle avait appartenu vienne réclamer son dû. Puis, la pluie s'était mise à tomber. Il fallait emporter l'os dans la grange avant que l'argile des berges se transforme en soupe épaisse. Moody avait appelé Lucas à la rescousse. Venue voir, elle aussi, Annie avait reculé d'un bond en apercevant l'os, semblant redouter qu'il lui saute dessus pour la mordre. Comme toujours, Lucas avait démontré une curiosité tranquille face à cette trouvaille. Il promenait ses mains sur l'os tel un aveugle, posait beaucoup de questions. Qu'est-ce que c'était ? D'où ça venait ? Comment c'était arrivé là ? Annie n'avait rien demandé.

— Un mastodonte, avait répondu Moody.

Il pensait qu'Annie en aurait moins peur si elle savait ce que c'était.

— Un animal qui ressemble à un éléphant, avait-il précisé. C'est un fémur, un os de la patte.

Puis, il avait fait glisser son doigt le long de la cuisse d'Annie, de la hanche au genou, pour lui montrer l'emplacement de l'os.

— Laisse-le là, lui avait-elle lancé en reculant encore.

— Pourquoi ?

— Laisse-le là. M'man disait que la terre, c'est un homme, et que la femme est sortie de lui, et les éléphants, ils naissent d'une femme, alors leurs os doivent rester dans la terre, sinon ça finit mal.

Elle avait sans doute raison, pensa-t-il, mais à peu près tout peut finir mal. Et puis, cela ne ressemblait guère à Annie, d'évoquer ainsi l'obeah. Alors, Moody ne l'a pas

écoutée. De plus, elle ne savait probablement rien des éléphants. Et ce n'était pas un éléphant, de toute façon.

— Les mastodontes ne sont pas des éléphants, avait-il souligné.

Elle était remontée à la maison. Lucas et lui avaient extirpé l'os de la boue, l'avaient hissé sur la carriole et transporté jusqu'à la grange.

— Comment tu sais ce que c'est ? lui demanda Lucas.

— J'ai lu des livres là-dessus quand j'avais ton âge, et j'ai vu des os comme ça à La Nouvelle-Orléans.

Quelque chose en rapport avec les explorateurs Lewis et Clark... En route vers le président Jefferson, à Washington, les os de mastodonte qu'ils avaient trouvés avaient été brièvement exposés à La Nouvelle-Orléans. Moody se rappelait l'odeur de la tente, la sciure de bois par terre, les caisses de sable rouge contenant les os. Il avait dû se faufiler sous la toile pour les voir, son père lui ayant refusé le maigre sou du coût d'entrée.

— Tu les as étudiés à l'école ?

— Un peu. Et un peu à l'université par la suite.

— Moi aussi, je veux étudier.

— Où ça ? demanda Moody distraitement. Il n'y avait pas d'école pour les Noirs au Texas. Ni ailleurs, pour autant qu'il sache.

— Dans le Nord, reprit Lucas. Ils ont des écoles où je pourrais aller.

— Mais on n'est pas dans le Nord ici, avait répondu Moody.

Lucas avait fixé l'os sans dire un mot.

— Mais je peux t'apprendre ce que je sais, avait ajouté Moody. On pourrait aussi aller voir s'il y a d'autres os dans les berges.

Lucas restait silencieux. C'était la première fois qu'il demandait quelque chose que Moody ne pouvait pas lui donner.

## 7.

Quand Moody était revenu de la guerre de James Polk, après le petit Mexicain et l'annexion du Texas, il n'aspirait qu'à la tranquillité : vivre paisiblement le plus longtemps possible, sans cadavres gonflés qui pourrissent au soleil, sans tireurs embusqués dans les arbres, sans obus de mortier faisant trembler le sol. Les pierres redeviendraient de simples pierres, les fulgurances dans le ciel ne seraient plus que des oiseaux. Mais la première chose qu'Annie lui avait dite à son retour, c'était que Lucas, maintenant âgé de dix-huit ans, ne tenait pas en place et fréquentait une fille appartenant à Millican, rien de moins, une domestique, une certaine Benah. Il se glissait furtivement chez Millican la nuit pour ne revenir qu'à l'aube naissante. Dévorée d'inquiétude, Annie avait tout fait pour le retenir, il ne voulait rien entendre, et voilà qu'elle refileait volontiers le problème à Moody. « Il a pas appris la peur », précisa-t-elle, comme pour reprocher à Moody d'avoir traité Lucas en être humain



– la même litanie que Millican lui serinait depuis toujours. À La Nouvelle-Orléans, Annie et lui vivaient ouvertement ensemble dans le Vieux Carré, tant pis pour le qu'en-dira-t-on. Au Texas, il fallait être prudents. Les fermiers blancs possédaient tous des esclaves et ne se sentaient nullement dans l'obligation d'y renoncer pour se conformer aux lois mexicaines. La guerre de Polk visait l'emprise territoriale ; les Texans, eux, se battaient pour l'esclavage. C'était leur religion. La guerre américano-mexicaine, pour eux, c'était essentiellement une guerre de religion. Entre leurs quatre murs, cependant, Moody n'avait jamais cessé de considérer Annie comme son épouse et Lucas comme leur fils.

Annie ne vivait pas cette situation avec autant d'aisance et de détachement que lui, et Moody le savait. Même à La Nouvelle-Orléans, elle était plus lourde de conséquences pour elle que pour lui. Elle s'en était toutefois accommodée, arborait écharpes et *tignons* en marchant à ses côtés comme s'il lui tenait le bras, comme une femme entretenue. À tout le moins, se disait-il, elle et Lucas pouvaient passer pour ses serviteurs et lui, avec des domestiques si beaux et bien vêtus, pour le propriétaire d'une maison cossue, un vrai manoir, probablement, et sans doute était-elle un peu plus qu'une servante, le garçon a la peau tellement plus claire qu'elle ! Et regarde un peu le nombre de *tignons* qu'elle possède ! Sa maîtresse, à coup sûr. Mais tant qu'ils restaient relativement discrets, les gens faisaient comme si de rien n'était. Les Louisianais avaient l'œil si acéré qu'ils pouvaient distinguer la moindre différence de couleur entre deux verres de lait. Ils ne s'en offusquaient pas, mais ils en

prenaient bonne note ; on ne sait jamais, ça peut servir. Ils ne considéraient pas qu'Annie usurpait un rôle. Eux-mêmes, dans les grandes maisons, traitaient leurs serviteurs de haut rang comme des membres de la famille ; ce qui était souvent le cas, d'ailleurs. Tout allait donc pour le mieux – jusqu'à ce que ça pète, comme disait Annie. Alors, ils se retourneraient en montrant les crocs comme Sarah contre Agar, l'air de n'avoir rien soupçonné tout ce temps-là.

Et ça finit toujours par péter. Si Millican surprenait Lucas en compagnie de Benah, il le renverrait chez lui dans un baril de porc salé. Moody demanda à Annie comment elle avait pu laisser faire une chose pareille... Laisser Lucas se promener seul la nuit, avec ou sans Millican dans les parages, c'était en faire une proie facile. Il pouvait être alpagué par un marchand d'esclaves, emmené jusqu'à Galveston et vendu. Le simple fait d'être aperçu par un Blanc pouvait lui valoir des tas de problèmes. Si la moindre babiole disparaissait dans les quinze kilomètres à la ronde, si un fermier égarait ses gants, si un cheval se sauvait, si un enfant se réveillait en pleurnichant, les gens diraient qu'ils avaient vu Lucas cette nuit-là, qu'il cherchait sûrement à faire un mauvais coup, et en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, ils auraient balancé une corde par-dessus la branche d'un arbre. Moody n'avait pas besoin d'expliquer, Annie savait tout cela mieux que lui, mais il le dit quand même.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? rétorqua-t-elle. Que je l'enchaîne ?

— Tu lui as parlé, au moins ?

— Sûr que j'y ai parlé, tiens ! Mais il se croit au-dessus de tout. T'as qu'à lui parler, toi !

— Moi ? Mais c'est ton fils, pas le mien !

Annie lança ses bras en l'air.

— Mais c'est ton esclave, non ?

Il recula d'un bond, comme frappé en pleine poitrine. D'un mot, Annie le clouait au pilori. Ce n'était pas la première fois qu'il claquait entre eux, ce mot, mais Annie l'avait toujours craché sous le coup de la colère. Chaque fois, Moody l'avait reçu comme une gifle injuste. Il n'avait pas acheté Annie, ne l'avait pas mise enceinte, ne l'avait jamais traitée comme une esclave, ni elle ni son fils, ne les avait même jamais considérés comme tels. Mais elle ? Comment se considérait-elle ? Quand Austin distribuait des terres dans le Brazos Bottom, Moody, contrairement à Millican, n'avait pas pris le *sitio* de quatre mille acres octroyé aux familles propriétaires d'esclaves. Il s'était contenté de la superficie accordée à un agriculteur seul, six cent quarante acres, assez pour établir une ferme de bonne taille, pas suffisamment pour avoir besoin d'esclaves. C'était cela qu'il voulait : une petite ferme, travailler dur, mais avoir le temps de s'asseoir sur la galerie avec Annie et Lucas, de lire le soir, d'aller en ville le dimanche. Ayant étudié le droit à La Nouvelle-Orléans, il avait envisagé de devenir une manière d'avocat de la conquête de l'Ouest, peut-être donner un coup de main à Austin dans ses négociations avec le gouvernement de Mexico. À La Nouvelle-Orléans, lui, Annie et Lucas formaient une famille ; et c'était la même chose ici. Et voilà qu'elle le traitait d'esclavagiste...

Le lendemain matin, tandis qu'Annie taillait les tiges des oignons au jardin, Moody s'assit face à Lucas attablé devant son petit déjeuner :

— Qu'est-ce qui se passe avec Benah ? demanda-t-il.

Pas très subtil, d'accord, mais au moins, c'était une question d'homme à homme, pas de propriétaire à esclave. En droit, on appelait ça « l'approche directe » : elle visait à susciter la confiance plutôt que le ressentiment.

— Je vais chez elle, répondit Lucas dans un haussement d'épaules.

— Est-elle réceptive à tes intentions ? précisa Moody.

— Oui.

— Et quelles sont-elles, tes intentions ?

— On veut se marier.

— Se marier ? répéta Moody. À l'église, avec un pasteur ?

— Il y a un type qui travaille chez Millican. Il nous fera sauter le balai.

— Comment ça, « qui travaille chez Millican » ?

— Bon... c'est un esclave, mais il est pasteur aussi.

— Et tu crois que Millican te laissera épouser l'une de ses domestiques ?

— Je vais lui parler.

— Il faudra que tu la lui achètes.

— Je vais lui parler, je te dis.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que Millican ne parle qu'avec les Blancs.

— Mais il croit que je suis ton fils.

— Peut-être, mais il ne te considère pas comme un Blanc pour autant.

Lucas détacha un morceau du pain de maïs, étendit des lardons dessus et l'engloutit.

— Alors, quoi? demanda-t-il.

— Si tu me promets de ne plus sortir d'ici la nuit, répondit Moody, j'irai parler à Millican pour voir ce que je peux faire.

— Comme quoi, par exemple?

— Je lui proposerai de lui acheter Benah et je la ramènerai ici.

— Mais alors... elle t'appartiendra.

— Non. Je l'affranchirai dès qu'elle mettra le pied ici. Une chose à la fois.

— Et moi, tu m'affranchiras?

Tu es déjà un homme libre, faillit-il répondre.

— Tu as toujours été libre, ici. Maintenant, c'est vrai, il va falloir faire vos papiers d'affranchissement.

— Nos papiers? Tu vas affranchir m'man aussi?

Moody hésita. C'était inévitable.

— C'est de Benah et toi qu'il est question en ce moment, répondit-il. Pas de ta mère.

— Mais tu vas l'affranchir aussi?

Moody avala une gorgée de café.

— Si elle veut.

— Comment ça, si elle veut? Évidemment qu'elle veut!

— Seigneur! souffla Moody. Je pensais que vous étiez heureux ici... Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Lucas regardait fixement la table.

— Pourquoi tu t'es battu contre les Mexicains? demanda-t-il soudainement.

— Parce qu'ils nous attaquaient, tiens!

— C'est pas pour ça.

Moody s'engouffra dans la voie facile.

— Quand j'ai signé avec Austin, le contrat prévoyait que je m'engagerais dans la milice en cas de problème avec le Mexique ou les Comanches.

— Je sais, répliqua Lucas. Mais pourquoi tu t'es battu contre les Mexicains?

— Parce que le Texas était un État du Mexique et que nous n'aimions pas la manière dont ils nous traitaient, avança Moody d'un ton prudent. Nous voulions être une république indépendante.

— Autrement dit, vous apparteniez au Mexique, résuma Lucas en levant les yeux vers Moody.

— Oui.

— Et vous avez dit au Mexique: « On ne veut plus vous appartenir. On veut être libre. »

Moody ne répondit pas tout de suite.

— Oui, finit-il par souffler. C'est ça qu'on leur a dit.

— Et les Mexicains vous ont envoyés paître.

— Oui.

— Alors, vous vous êtes battus contre eux pour être libres.

— Oui. Enfin, non... bredouilla Moody. Ce n'est pas si simple, en fait... Mais disons que, oui, en gros, c'est ça qui s'est passé.

— Voilà! dit Lucas. C'est exactement là que je voulais en venir.

— Je comprends ton point de vue... mais ça n'empêche pas qu'il faut que j'aille arranger ça avec Millican.

— Maintenant que le Texas fait partie des États-Unis, on est redevenus esclaves! riposta Lucas. J'espère bien, que tu vas arranger ça! C'est de ta faute, toute cette merde!

— Non, Lucas, ce n'est pas de ma faute. J'ai toujours été contre l'esclavage!

— Ah ouais?

— Ouais. Parfaitement!

— Alors, qu'est-ce que t'es vis-à-vis de moi?

Cloué au pilori, une fois de plus. Mais que se passait-il, à la fin?

— Je suis ton...

Moody n'arriva pas à finir sa phrase. Il avait quelque chose de coincé dans la gorge, et ce n'était pas un mot.

— Quand on vivait à La Nouvelle-Orléans... reprit Lucas d'une voix plus douce, je demandais tout le temps à m'man si tu étais mon père. J'y croyais dur comme fer. «Non, c'est pas ton père», elle me disait. «Ton père est en Géorgie.» «Et lui, alors?», je lui demandais, «c'est qui?» Elle répondait pas. Il n'y avait pas de mots pour dire ce que tu es vis-à-vis de moi.

Lucas avait les yeux emplis de larmes, mais il ne pleurait pas.

— Je t'ai toujours élevé comme un fils, répondit Moody.

— Ah oui? Et tu ne l'aurais pas envoyé à l'école, ton fils? Tu serais vraiment venu t'installer ici avec ton fils? Ton fils blanc, je veux dire.

— Bien sûr que je serais venu m'installer ici! J'aurais fait pour lui exactement ce que j'ai fait pour toi.

— Alors, fais ça pour moi: arrange ça avec Millican.

## 8.

Le lendemain matin, après ses tâches quotidiennes, Moody sella Justice pour aller chez Millican. Il faisait chaud pour un mois de juin. Les peupliers avaient jauni. Sous l'effet des premières chaleurs estivales, cigales et grillons jaillissaient du sol. Moody se sentait dissocié, à part de tout cela. Il percevait dans l'air l'effervescence du bourgeonnement, mais ne l'éprouvait pas en lui. Planté en rangs impeccables, le maïs de Millican mesurait déjà quinze centimètres; ses champs étaient bien irrigués et dûment désherbés. Le maïs de Moody avait été semé à la main; il poussait dans le désordre – pas moins bien, mais moins joliment, et il était plus difficile à arroser, à désherber. Moody commençait à en vouloir à la guerre. À Polk. Et même à Austin. Jusqu'où lui faudrait-il remonter la chaîne des événements pour s'en vouloir à lui-même? Pas très loin.

Lucas et sa fameuse Benah avaient sans doute envisagé de s'enfuir, mais pour aller où? Au Texas, les fugitifs allaient



généralement vers le sud pour gagner le Mexique, ou vers l'est pour rejoindre la côte atlantique et de là, se rendre en Haïti. Dans tout le Sud, des rumeurs affirmaient que certains d'entre eux vivaient maintenant dans l'opulence au Canada, où l'esclavage était aboli depuis des années. Évidemment, les prêcheurs et les propriétaires des plantations niaient en bloc, qualifiaient ces histoires de chimères et de sornettes. Des terres gratuites, des écoles réservées aux Noirs, des emplois rémunérés, une protection garantie par la loi... Ridicule! Pas pour Moody. Partout, l'esclavage reculait – sauf ici, dans le Sud. Des soldats du Tennessee ou de la Virginie venus se battre dans les rangs texans racontaient que les anciennes façons de faire perdaient du terrain. On n'en avait pas encore inventé de nouvelles, mais les choses changeaient. Millican les croyait, ces soldats venus d'ailleurs, et leurs propos le confortaient dans sa conviction absolue qu'il fallait dresser les esclaves à coups de fouet pour en venir à bout. En lui achetant Benah, Moody la sauverait comme il avait sauvé Annie. Mais il ne fallait surtout pas que Millican devine ses intentions. Moody lui dirait qu'il cherchait une aide-cuisinière. Ayantensemencé un nouvel acre en coton, il avait besoin de Lucas aux champs. Il répugnait à posséder une esclave de plus, même pour le peu de temps qu'il lui faudrait pour l'affranchir. D'ailleurs, s'ils acceptaient de s'établir pas trop loin et de travailler pour lui, il les affranchirait tous les deux. Mais cela non plus, bien sûr, il ne le dirait pas à Millican.

En chevauchant vers la plantation, il répétait son rôle. Il dirait qu'il voulait des champs aussi beaux que ceux de

Millican, nettoyés de l'euphorbe et de la bardane. Qu'il voulait une grande maison blanche avec les esclaves à part, chacun chez soi. Qu'il voulait être comme son père, comme Millican. Il calculait : s'il obtenait six *cents* la livre pour son coton cette année, cela lui ferait deux cent quarante dollars ; c'est la somme qu'il proposerait à Millican. Il trouvait son plan très prometteur. Moody trouvait toujours ses plans très prometteurs.

Millican l'invita à entrer dans son bureau de la « demeure des maîtres », comme il disait, et le fit asseoir de l'autre côté de sa table de travail, sur laquelle s'étaient étalés quelques papiers. Moody ne l'avait pas revu depuis Fort Brown, plus d'un an auparavant. Sa simple vue le hérissait encore. Millican avait des petits yeux de furet, des ongles jaunes et pointus. Il portait un costume blanc de planteur et se laissait pousser les favoris, peut-être pour se donner noble allure, mais ils ne faisaient qu'accentuer son air de furet. À côté des papiers étaient posés un verre de whiskey ainsi qu'un pistolet, comme si Millican s'attendait à de longues réjouissances suivies d'une entrée par effraction. Il n'offrit pas de whiskey à son visiteur.

Moody lui expliqua qu'il envisageait d'acheter Benah. Millican hocha la tête.

— Maintenant que nous sommes un État, répondit-il, il faut demander la permission au Congrès pour vendre le moindre esclave. Même une seule, tu te rends compte ? Tu as déjà demandé quoi que ce soit au Congrès, toi ? Le temps que je reçoive la réponse, cette petite garce sera

grand-mère! Néanmoins... on pourrait peut-être trouver un arrangement.

— Quel genre d'arrangement?

— Benah... c'est pas pour toi. Des esclaves pour les champs: c'est ça qu'il te faut.

— Ce qu'il me faut, c'est un moyen d'accroître ma propriété.

— Alors, regarde bien ce que tu vas faire... trancha Millican en se penchant vers Moody. Je t'achète Lucas, quatre cents dollars. Tu prends l'argent, tu vas à Galveston, tu t'achètes deux Nègres pour tes champs, peut-être même trois. Deux mâles, une femelle. Mieux encore, un mâle, deux femelles.

— Jamais de la vie!

— Tu ne disais pas que c'était ce qu'il te fallait?

— Oui, mais... Lucas n'est pas à vendre! Ce que je te propose, c'est d'acheter Benah...

Moody se dit soudain que Millican avait parlé de quatre cents dollars parce c'était le prix qu'il voulait pour Benah. Croyant que Lucas était le fils de Moody, Millican pensait qu'assurément, il ne le vendrait pas. C'était une partie de poker, et Moody comprit trop tard qu'il avait dévoilé son jeu.

Millican se versa un autre whiskey.

— Je ne vois pas comment je pourrais me départir de Benah, fit-il en reposant la bouteille. L'alcool clapotait dans son verre comme une mer en furie dans un port trop étroit.

— Même sans le Congrès... Madame Millican a besoin d'elle en cuisine.

Puis, il regarda Moody bien en face :

— D'accord... Cinq cents pour Lucas.

— Non. Deux cent quarante pour Benah dès que j'aurais vendu mon coton.

— C'est très peu... grimaça Millican.

Moody comprit qu'il avait perdu la partie. Il renchérit quand même, pour ne pas perdre complètement la face :

— Quatre cents.

Millican hocha la tête :

— Non, mais... mon offre tient toujours...

— Cinq cents.

Millican se renfonça dans son siège, croisa les bras. Moody se leva, prit son chapeau, se dirigea vers la porte.

— Je sais pourquoi tu veux Benah ! lui lança Millican dans un rire. Annie prend de l'âge, hein ?

## 9.

— Évidemment que j'ai refusé ! lança-t-il à Lucas et Annie pendant le souper. Reposant ses couverts, Annie se mit à trembler de tout son corps, comme saisie par une vision.

— Millican est cruel, ajouta Moody. J'ai servi sous ses ordres. C'est un faible, et les faibles sont cruels.

— Benah dit qu'il la fouette, souffla Lucas d'un ton abattu.

— C'est sûr! trancha Annie. Et tu crois que ça arrêtera parce que tu seras là? Il va la fouetter, elle, et toi avec!

— Peut-être... avança Lucas. Peut-être une fois...

Annie se renfonça dans sa chaise en secouant la tête:

— Il te fouettera jusqu'à l'os, à toute heure du jour et la nuit si ça lui chante. Et quand il en aura fini avec toi, il fouettera Benah sous tes yeux. Peut-être même pire...

— Mon père avait un contremaître dans son genre, un dénommé Casgrain, ajouta Moody.

Il regarda Annie, puis détourna les yeux.

— Casgrain aurait fouetté ta mère à peine aurait-il posé les yeux sur elle. C'est pour ça que je l'ai tirée de là.

— Je sais, dit Lucas.

Il avait déjà entendu cette histoire à plusieurs reprises.

— Et c'est pour ça qu'il faut que je tire Benah de chez Millican.

— Quoi! s'exclama Annie. Tu vas t'enfuir avec elle?

— S'il le faut, oui.

— Lucas... fit Moody. Tu sais bien que ce n'est pas une bonne idée. Quelles sont vos chances de réussite, à ton avis? Vous aurez tous les patrouilleurs et les chasseurs d'esclaves du Texas à vos trousses. Vous ne ferez pas dix kilomètres qu'ils vous auront rattrapés.

— Dans ce cas, j'irai voir Millican moi-même. Je m'en occupe!

— Pas question!

— Alors, tu me vends à Millican et tu me donnes l'argent! répliqua Lucas. En fait, tu ne me vendras pas: